

COMMENTAIRE DU LIVRE:**CHAPOUTHIER G. ET TRISTANI-POTTEAUX, F. LE CHERCHEUR ET LA SOURIS (AUX ÉDITIONS CNRS, Paris 2013)**

L'œuvre *Le chercheur et la souris* de Françoise Tristani-Potteaux et Georges Chapouthier, retrace l'histoire de ce dernier, chercheur français à double vocation : la biologie et la philosophie, deux directions qui peuvent, à priori, paraître opposées. D'un intérêt sentimental pour les animaux de son enfance à un intérêt scientifique pour les animaux « outils » de ses recherches, le chercheur passe par différentes phases dans son rapport à l'animal. « *J'étais écartelé entre la raison post- cartésienne et la sympathie spontanée pour l'animal humanisé, dont j'avais apprécié la personnalité. A la fin, j'ai basculé, provisoirement, dans la froideur post-cartésienne. A la fin, je me suis cru insensible à la douleur animale* » (p.22).

La première partie de sa vie, Georges Chapouthier, jeune doctorant en biologie, se consacre à des recherches sur la composition du système nerveux central et plus particulièrement sur les processus mnésiques. A cette époque, il expérimente sur des planaires, petits vers plats très doués pour la régénération. Puis, sur invitation du professeur-chercheur étatsunien, George Ungar, il se retrouvera, dans son laboratoire à Houston, à expérimenter sur des rats. « *La sensibilité pro-animale est en veilleuse, même si notre jeune chercheur répugne, chez Ungar, à guillotiner des rats pour récupérer d'éventuelles traces mnésiques dans leurs cerveaux. Mais comment faire autrement ? Il s'agit d'un protocole et il faut bien s'y plier* » (p.30).

Avec du recul, le philosophe qu'il est devenu ensuite, analysera et expliquera son état d'esprit de l'époque : « *Quand il accomplit des actions qui ne cadrent pas parfaitement avec sa conscience du moment, l'être humain se cherche toujours des alibis. Par exemple : l'important c'est de protéger les espèces ; la protection des individus est quelque chose de beaucoup plus marginal, que l'on peut ignorer !* » (p.34).

Cependant, même si sa sensibilité pro-animale est en veilleuse, elle n'est pas éteinte, elle se réveillera même petit-à-petit. Alors que le biologiste continue ses recherches scientifiques, le philosophe en puissance publie des nouvelles sur les relations entre l'homme et l'animal en utilisant un pseudonyme, de peur d'être stigmatisé par ses collègues biologistes. Toutefois, avec le temps, le philosophe s'assumera publiquement, notamment avec la publication de sa thèse de 1986, *Essai d'une définition d'une éthique de l'homme vis-à-vis de l'animal*, qui donnera naissance en 1990, à son premier livre sur la question animale, *Au bon vouloir de l'homme, l'animal*.

Une expérience marquante, entre autres, l'aura mené à la soutenance de cette thèse, l'expérience d'amitié que le chercheur a vécu avec les chimpanzés qui lui servaient de cobayes pour ses travaux sur la psychopharmacologie alors qu'il est recruté au Service de Santé des Armées, expérience qui réactivera son « *goût pour l'animal en tant que personne* » (p.38-39). Le choix de sa thèse de philosophie se justifie notamment par le désarroi éprouvé face à l'expérimentation animale, surtout quand le chercheur éprouve de l'affection pour ses cobayes, comme il a pu en ressentir pour ses amis chimpanzés. A ce sujet, l'auteur synthétise le paradoxe du chercheur : « *d'un côté, il n'a cessé de nier nos ressemblances avec l'animal pour justifier le droit de la science à l'utiliser, de l'autre, il revendique ces ressemblances pour donner un sens à ses expériences* » (p.69).

Ces problématiques sont longtemps restées étrangères au milieu de la recherche jusqu'à la création des premiers comités éthiques dans les années 1980-1990. Avant cette période, Chapouthier parle du « *dialogue de sourds qui existait à cette époque, entre d'une part, des chercheurs uniquement préoccupés par leurs résultats scientifiques et fort peu par une réflexion éthique sur leurs animaux et d'autre part, des opposants à l'expérimentation animale, mus par des émotions, et manifestant une incompréhension totale pour ce qu'était la recherche. Les énormités scientifiques qui furent publiées dans la presse à cette époque traduisent cette grande incompréhension et cet impossible dialogue* » (p.67).

Sa rencontre avec Jean-Claude Nouët, qui venait, à l'époque, de fonder avec des amis la *Ligue Française des Droits de l'Animal* (LFDA), sera décisive pour son parcours en tant que défenseur des animaux. Alors que le chercheur continue ses travaux sur l'étude de l'influence génétique sur le comportement – notamment dans le domaine de l'anxiété et de la mémoire - en expérimentant sur des souris, il peaufinera également sa réflexion sur le statut de l'animal et publiera en 1992 un *Que sais-je sur Les droits de l'animal*, où il parle d'attribuer une forme de personnalité juridique à l'animal, pour le faire passer d'animal-objet à animal-sujet.

Avec le temps, Chapouthier développe toujours plus sa réflexion sur la question animale et publie une œuvre en 2009, nommée *Kant et le chimpanzé*. L'auteur nous y montre, en s'appuyant sur les dernières découvertes biologiques et éthologiques, l'existence de protocultures chez certaines espèces animales dans le domaine de l'art et de la morale notamment, qui le pousse à affirmer que les racines de notre culture humaine, comme celle des autres animaux, se trouvent dans la nature.

Il est également important de citer son œuvre, *L'homme, ce singe en mosaïque*, datant de 2001, dans laquelle Chapouthier développe sa théorie de la mosaïque, c'est-à-dire que l'évolution du vivant s'apparente à une mosaïque en ce qu'elle rassemble des parties juxtaposées et intégrées tout en laissant une part d'autonomie à chacune. Théorie de la mosaïque applicable à bien d'autres domaines, tels que l'art, la technologie, la linguistique, la morale, etc.

L'intérêt de l'œuvre *Le chercheur et la souris*, repose en ce qu'elle nous permet une approche interne de la question de l'expérimentation animale, du statut du chercheur et de celui de l'animal. A travers le parcours d'un biologiste philosophe, expérimentant sur les animaux tout en militant pour eux, nous pouvons nous rendre compte de la complexité de la question. Finalement, Chapouthier avancera que l'usage de modèles-animaux est incontournable dans certains domaines de recherche tels que la cancérologie, l'immunologie, la génétique, etc où les techniques in-vitro restent insuffisantes. Néanmoins, l'expérimentation doit être limitée au mal nécessaire et être

strictement régulée. La nature d'être sensible de l'animal doit toujours être prise en compte.

Cette œuvre nous apprend également qu'il est important de faire des ponts entre les différentes disciplines afin de garder un esprit ouvert et critique sur nos propres activités, et nos propres modes de pensée. Ici, l'accent est mis sur l'intercomplémentarité entre deux disciplines, qui peuvent pourtant nous paraître très éloignées l'une de l'autre, la biologie et la philosophie. Néanmoins, c'est cette intercomplémentarité qui a permis au chercheur Georges Chapouthier de prendre du recul sur le regard de biologiste qu'il portait sur l'animal, pour adopter un nouveau regard qui considère l'animal pour ses valeurs intrinsèques.

Françoise Tristani-Potteaux conclut cette œuvre sur cette même thématique du regard : « *L'animal ne pourra être une personne que si nous le « disons » pour lui, avec notre langage, et si notre regard confirme son existence. Car l'altérité se construit dans le regard de l'autre. [...] Voyez ou évoquez en imagination, le regard profond d'un chat qui vous juge, le regard rieur ou quémendeur d'un chiot, le regard traqué d'une biche, ou celui, vide et résigné d'un âne, comme engoncé dans un corps trop lourd... C'est peut-être cela que nous dit l'animal : « Regardez-moi ». Alors, tout pourra commencer. C'est peut-être cela que, finalement, Georges Chapouthier nous a appris : ne détournes plus votre regard* » (p.180-181).